

# L'alarme de la fin du monde

## *Vacarmes, cabaret perdu*

Philip Wickham

Numéro 108 (3), 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25960ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Wickham, P. (2003). Compte rendu de [L'alarme de la fin du monde : *Vacarmes, cabaret perdu*]. *Jeu*, (108), 15–19.

# L'alarme de la fin du monde

**D**ifficile pour quiconque a assisté à la création de *Cabaret neiges noires*, il y a une dizaine d'années, de ne pas comparer les deux productions, héritières désopilantes de la tradition du cabaret dans ce qu'il a de plus grotesque et provocateur. Les deux spectacles reposaient sur une écriture en collectif, tous deux s'appuyaient sur une musique tonitruante, en direct, qui faisait se balancer frénétiquement les corps des interprètes sur scène, tous deux employaient un décor flamboyant et, surtout, ne manquaient pas d'éclabousser les spectateurs de réparties impertinentes et de répliques cinglantes. Tous deux réussissaient à réunir comique et tragique, en chassant le désespoir avec une saynète clownesque pour ne diriger qu'avec plus d'insistance le regard du public vers un monde poisseux et nauséabond. Et tout cela avec la plus grande désinvolture. *Cabaret neiges noires* fut le baromètre des années 90 comme *Vacarmes* était le sismographe de la décennie du 11 septembre et de ses suites. On ne peut pas reprocher à Dominic Champagne et à sa « fraternité » de tomber dans la facilité en revenant au genre qui, semble-t-il, leur réussit le mieux. Il va sans dire que le monde n'est pas plus beau qu'il y a dix ans, il est même plus laid. Et le cabaret, tant qu'il garde son aspect cru et brutal comme ici, a toujours la faculté de nous décharger de notre amertume et de nos angoisses, du moins pour quelques heures. Le rire jaune, s'il n'offre pas de solutions à notre mal de vivre, est parfois un excellent remède contre la constipation.

C'est dans un Espace Libre fraîchement retapé que *Vacarmes* nous accueillait, transformé pour l'occasion en un débit de boisson un peu mal famé que deux serveuses westerns très *sexy* approvisionnaient. La salle faisait face à une scène imposante toute en hauteur et en plusieurs paliers, où les musiciens prenaient place avec leur panoplie d'instruments. Au centre de la scène, une allée donnait l'impression que les interprètes sortaient de la bouche d'un affreux monstre (comme au cirque), avec la fumée propre

## *Vacarmes, cabaret perdu*

TEXTES DE FRANÇOIS ARCHAMBAULT, CHRISTIAN BÉGIN, DOMINIC CHAMPAGNE, STÉPHANE CRÈTE, ANTOINE LAPRISE, DOMINIQUE LEDUC ET MARIE-CHRISTINE LE-HUU. MISE EN SCÈNE : DOMINIC CHAMPAGNE, ASSISTÉ DE CLÉMENCE DORAY ; SCÉNOGRAPHIE : STÉBAN SANFAÇON ; ÉCLAIRAGES : NICOLAS RICARD ; CHORÉGRAPHIES : GENEVIÈVE DORION-COUPAL ; MUSIQUES ORIGINALES : ANDRÉ BARNARD, PIERRE BENOIT ET LUDOVIC BONNIER ; MAÎTRE DE CHANT : ESTELLE ESSE. AVEC ANDRÉ BARNARD (ANDRÉ), PIERRE BENOIT (PIERRE), LUDOVIC BONNIER (LUDOVIC), MICHEL-ANDRÉ CARDIN (L'ANALYSTE), JULIE CASTONGUAY (CUNT JEMIMA), DOMINIC CHAMPAGNE (PERDIDO), VIOLETTE CHAUVEAU (CAROLE), ESTELLE ESSE (L'ANGE), NORMAN HELMS (MAX ET CLAUNE), CHARLES IMBEAU (CHARLES), BRUNO MARCIL (UNCLE GREN'S), EVELYNE ROMPRÉ (KATEE) ET MARIO SAINT-AMAND (VACARMES LE ROUGE). PRODUCTION DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 17 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2002.

à rendre le climat digne du *ground zero* à New York. De lourdes tentures bourgogne dissimulaient très bien le nouveau ciment de l'édifice autour de la scène, en lui donnant des airs de vieux théâtre baroque quasi abandonné qu'on retrouverait, disons, dans la ville de Mexico (quelques références à notre lointain voisin du Sud nous permettent cette comparaison). Comme dans tout bon cabaret, l'installation dans son ensemble indiquait que le spectacle devait se passer dans la salle autant que sur les planches, ce que venaient appuyer les nombreuses adresses directes au public. Une scène en particulier rendait plus manifeste encore cette volonté d'envahir la salle, celle qu'on pourrait appeler le chant (de mort) des baleines.

On faisait sans doute allusion ici à l'épisode que les manchettes des journaux ont rapporté au sujet de baleines qui s'étaient échouées sur la côte atlantique américaine, pour entreprendre ce qui ressemblait à un troublant suicide collectif. Pour mimer l'événement, les acteurs se sont placés sur la tête une espèce de crête bleue qui ressemblait à une queue de baleine, et se balançaient légèrement le cou en avant et en arrière, tout en faisant le rôle du cétacé agonisant alors qu'ils parcouraient les allées entre chaises et tables. La scène était à la fois séduisante et drôle, plongeant les spectateurs dans une ambiance aquatique morbide. Les animaux étaient par ailleurs bien représentés dans cette pièce où l'environnement et sa lente mais sûre dégradation revenaient comme une triste rengaine. En témoignaient ces petites « saucettes dans le tiers-monde » selon l'expression de l'Analyste, MC de la soirée : sur une musique sentimentale à faire verser des larmes à un sourd, la petite Katee à la voix tremblotante d'émotion nous entretenait au sujet de l'assassinat des animaux, pendant que d'autres acteurs mimaient l'expression des petites bêtes à l'avant-scène ; à un autre moment, la mauvaise blague était poussée plusieurs crans plus loin quand, à la place des animaux, ce sont de petits enfants orphelins qui nous étaient présentés, interprétés par les mêmes acteurs avec un visage émacié et des yeux globuleux. L'Analyste encourageait alors les spectateurs à composer au téléphone le 1, le 2 ou le 3 selon qu'on voulait adopter une petite Afghane, une petite Tchétchène ou une petite Thaïlandaise. Peut-on vraiment rire de ces choses-là, se demandait-on ? La salle s'esclaffait pourtant, poussée par un irrésistible sens de la dérision. Sommes-nous devenus si insensibles à la violence, à la cruauté, à la misère ? La pièce posait ce genre de questions à faire parfois glacer le sang.

La même Katee à la voix enfantine s'amenait du côté de *ground zero* à New York, où elle se rendait pour témoigner de ses impressions sur le vif. La vision de ce gouffre béant à l'odeur de mort lui inspirait non pas l'horreur, la pitié ou la peur mais la fascination, comme si elle se retrouvait devant un spectacle de son et lumière ; elle s'exclamait innocemment que c'était le plus beau Noël de sa vie. Dans une autre scène, elle se transformait en sosie de Britney Spears qui, le nombril à l'air, se déhanche fiévreusement en exigeant d'être satisfaite dans tous ses désirs. Elle entonnait un refrain empreint d'individualisme : « Moi, partout et tout, tout de suite ! » La chanson de Katee renvoyait aussi à cette tendance répandue de l'industrie du vêtement à sexualiser la mode pour des enfants de plus en plus jeunes, qui deviennent par le fait même victimes des marques commerciales qu'ils affichent comme le font les vedettes. D'autres scènes de *Vacarmes* témoignaient des événements entourant le 11 septembre 2001. Notamment ce *blues* qui raconte l'aventure d'un Québécois tout ce



*Vacarmes, cabaret perdu,*  
mis en scène par Dominic  
Champagne (Théâtre Il va  
sans dire, 2002). Photo :  
Gilles Lauzon.

qu'il y a de plus simple qui s'est rendu à New York et, devenu le « King du clipper », s'est ouvert un salon de coiffure au sommet du World Trade Center. Le jour de l'attentat contre les deux tours, resté prisonnier des flammes, il s'est jeté dans le vide après avoir témoigné au sujet de sa vie sur le répondeur de sa mère, grâce au cellulaire qu'il tenait dans sa main. Au fur et à mesure que la scène progressait, le *blues* se transformait en une musique aux accents arabes et se terminait sur une danse frénétique. Manière saisissante de montrer comment les événements du 11 septembre 2001 formaient le creuset du choc des cultures occidentale et orientale.

D'autres numéros musicaux avaient un aspect moins sinistre en apparence, mais rendaient compte de réalités non moins préoccupantes. À preuve, cette chanson triste adressée aux « mesdames » dans la salle, qui parodiait les lamentos sud-américains. Elle était interprétée par un mariachi à la guitare minuscule, au sombrero surdimensionné et au fort accent de gringo qui se surnommait Perdido (le perdu), et ses musiciens Los Jalapinos, tous des « immigrants qui n'ont pas pu être repoussés à la frontière ». L'histoire de Dora n'en est pas une de cœur, elle relate plutôt le sort d'une femme qui réussit à peine à nourrir sa famille en travaillant dans une usine en ciment au Mexique, dans des conditions insalubres et inhumaines, pour que dans le nord du continent la clientèle des centres commerciaux puisse se pavaner en t-shirts griffés. La scène renvoyait à cette réalité socioéconomique voulant que les grandes entreprises,

pour assurer leur rentabilité, ouvrent des usines dans les pays du tiers-monde afin de profiter d'une main-d'œuvre peu coûteuse et captive. Encore là, dans la salle, on riait jaune en regardant autour de soi pour voir si ceux qui portaient du Benetton ou du Calvin Klein rougissaient. À un autre moment et sur un autre mode, celui des dépendances de toutes sortes, les musiciens entonnaient un *reggae*. Mais plutôt que d'être une chanson porteuse de revendication, elle traduisait la soumission. Dans notre société, les compagnies pharmaceutiques sont parmi les plus prospères et jouissent des faveurs des gouvernements; c'est pourquoi nous sommes drogués, intoxiqués, anabolisés et heureux de l'être. Après tout, comme le disait le refrain, « l'avenir aujourd'hui est dans la pharmacie ». La fausse impression de bonheur et de satisfaction, l'opinion triomphaliste erronée que les gouvernements et les médias diffusent au sujet de notre bien-être collectif étaient sans doute un des leitmotivs les plus insistants de ce spectacle, puisqu'il commençait et finissait par une chanson à saveur de campagne électorale où on sortait les pancartes en chantant: « Partageons nos émotions/ Diffusons nos opinions/ Nous ferons un monde juste et bon/ Grâce à l'effet papillon. » Les acteurs avaient l'air de vraiment y croire.

La stupidité humaine, l'inconscience, l'aveuglement étaient aussi des thèmes qui revenaient périodiquement dans les numéros du duo clownesque désopilant formé de Uncle Gren's et de Cunt Jemima, sketches qui donnaient dans un humour digne de la bêtise et de la méchanceté du Magazine *Croc*. Elle avait le visage grimé de noir avec une immense touffe sur la tête, il était propulsé par une immense couille sur laquelle il bondissait dans ses déplacements. Leur français était aussi barbare que les mauvaises traductions qu'on retrouve parfois sur des emballages provenant des États-Unis. Ils proposaient des « conseils de la utilise » ou des « recettes politiques » pour mieux se comporter dans la société actuelle: dans sa voiture, toujours rester en communication téléphonique avec une autre personne; avec son hémisphère droit ou gauche, « pas trop penser »; ou encore pour les gouvernements, employer la force et les *guns* qui annulent tout en permettant, dans cette simili-démocratie qui est la nôtre, la presse écrite et les divertissements pour donner l'illusion aux gens qu'ils jouissent de leur pleine liberté. Par contraste, les répliques les plus cinglantes venaient très certainement du couple formé de Carole de Verdun, qui promenait deux grille-pain accrochés à son cou, signe d'une conscience environnementale mal placée, et de son chum Max dont on trouvait un équivalent dans *Cabaret neiges noires* sous le nom de Jean-Jean (d'ailleurs interprété avec le même fiel par le même acteur, Norman Helms). Très tôt dans la pièce, ils affichaient des positions complètement antagonistes. Alors



*Vacarmes, cabaret perdu*, mis en scène par Dominic Champagne (Théâtre Il va sans dire, 2002). Sur la photo, au centre: Mario Saint-Amand et Violette Chauveau. Photo: Gilles Lauzon.

qu'elle organisait une pétition pour pouvoir appeler « Amour » son enfant né le 11 septembre 2001, il lui lance des répliques complètement désabusées, du genre : « Pendant que tu fermes le robinet pour te brosser les dents, il y a des osties de morons qui lavent leur asphalte à la *hose*. » Si Carole se demande comment trouver du temps pour aller porter ses piles usées chez Écocentre, Max entonne le « Manifeste du désengagé », qui commence sur un rythme de gospel, où il s'engage à se désengager vis-à-vis toute cause, à consommer abondamment, à ne jamais céder sa place aux vieilles personnes. La chanson emprunte ensuite son rythme à la composition de Robert Charlebois et Marcel Sabourin intitulée justement *Engagement*. En écho au refrain de la chanson au *beat* effréné, Max affirme qu'il passera « cent ans sans éteindre ».

Il serait fastidieux de continuer à rapporter ici tous les calembours de l'Analyste, à répéter les insignifiances de Carole et les images disgracieuses de Max, à revenir sur l'ode à Jérusalem de Vacarmes le rouge... Contentons-nous pour l'instant de dire que ce *cabaret perdu* n'en manquait pas une. Dix ans après le *neiges noires*, et en tenant compte des plus récents dérailements de notre monde, Dominic Champagne et ses compagnons n'ont rien perdu de leur force de frappe. Avec le temps, ils ont trouvé une aisance extraordinaire à mêler musique, danse, jeu et propos scabreux dans une forme sans cesse renouvelée et rajeunie. À mon sens, ce spectacle-ci s'essouffait plus rapidement en deuxième partie, où les numéros musicaux paraissaient plus nombreux et où le propos se diluait. J'ai également senti qu'on entretenait une complaisance un peu malsaine à « brasser d'la marde », pour mieux courtiser un public de jeunes et de moins jeunes en mal d'exutoire, un peu comme le fait un spectacle de *heavy metal* bruyant. Dans cette production comme dans l'autre, il y avait des portes où les spectateurs ne pouvaient pas tous entrer tout simplement parce qu'elles étaient trop grinçantes. Ce qui en fait jusqu'à un certain point un théâtre qui s'adresse à une clique. Au bout du compte, cette posture devant les affres du monde ressemble à celle de l'adolescent boudeur qui crache à terre et se plaint que la rue est sale. Néanmoins, tout noirci et déformé qu'il est, le miroir que nous tend *Vacarmes* n'est pas moins vrai et authentique, et il ne manque pas de refléter nos préoccupations de l'heure : montée de la droite, détérioration de l'environnement, culte de l'individualisme, omniprésence de la guerre, croissance de la pauvreté, concentration des richesses, déshumanisation des centres urbains, etc. On serait bête, même hypocrite de ne pas reconnaître qu'il y a là quelque chose d'alarmant. À chacun sa façon de sonner l'alarme, avant la fin du monde. **J**